

Bacon et la science nouvelle comme engagement dans les *Cogitationes de Scientia Humana*

Henri DUREL

Université de Toulouse II

Nous limitons aujourd'hui notre présentation à l'engagement de la science nouvelle de Bacon dans les *Cogitationes de Scientia Humana* [Bacon, SEH 3 : 183-98], œuvre latine qui se trouve dans l'Additional Manuscript 4258 de la British Library.¹ A notre connaissance l'édition Spedding, Ellis & Heath du XIXe siècle est la seule qui ait transcrit cette œuvre,² mais elle n'a jamais été étudiée. Dans un travail de recherche que nous destinons à Oxford University Press, nous avons montré que le texte est antérieur à décembre 1594. Si Bacon a engagé sa philosophie de la nature, ce que nous voulons montrer, c'était donc avant l'âge de 34 ans. Nous avons choisi de nous intéresser à deux *cogitationes* du premier fragment : la *cogitatio* 4^{ta} et la *cogitatio* 10^a.

La *cogitatio* 4^{ta} se termine par une prière qui se conclut ainsi : « Deum precamur ut [...] Veritatem in Charitate colamus », littéralement « nous prions Dieu pour que [...] nous cultivions la vérité dans la charité / l'amour » [Additional Manuscript 4258, fol. 220^[r] ; Bacon SEH 3 : 185-86]. Nous aurions pu passer par dessus cette formule sans la remarquer, sauf que Bacon la reprend à la fin de la préface de l'*Instauratio Magna*, la grande œuvre de la fin de sa vie (1620) : « rogamus [Deum] [...] ut [...] veritatem in charitate colamus » (« nous demandons [à Dieu] de cultiver la vérité dans la charité » [Bacon SEH 1 : 131]. L'expression ainsi répétée n'est signalée par des italiques ni dans les *CDSH* ni dans l'*Instauratio Magna*, et n'a donc pas été identifiée comme une quasi-citation biblique par P. D. H. Cole, dans son exhaustive thèse *Bacon's Knowledge and Use of the Bible*. Cependant « Charitas, Veritas » fait penser à l'encyclique de Benoît XVI *Caritas in Veritate*, qui traite du « développement humain intégral dans la charité et

¹ C'est James Spedding qui a donné ce titre à l'œuvre : « This [manuscript] ... to which for convenience of reference, I give the title *Cogitationes de Scientiâ Humanâ*, is a fragment, or rather three separate fragments, that have not been printed before » [Bacon, SEH 3: 179].

² Spedding ne dit rien du travail considérable d'éditeur qu'il a réalisé pour présenter en trois fragments un manuscrit très désordonné, qu'il décrit sommairement [Bacon SEH 3 : 179-82]. Par commodité, nous avons utilisé sa présentation.

Mentalities/Mentalités Volume 29, Number 4, 2017

ISSN- 0111-8854

@2017 Mentalities/Mentalités

All material in the Journal is subject to copyright; copyright is held by the journal except where otherwise indicated. There is to be no reproduction or distribution of contents by any means without prior permission. Contents do not necessarily reflect the views of the editors.

dans la vérité. » C'est la fin du titre complet de l'encyclique de 2009, qui n'est pas sans évoquer la grande ambition baconienne de servir l'humanité par sa science nouvelle. Pour sa part, le pape écrit qu'il faut « conjuguer l'amour avec la vérité non seulement selon la direction indiquée par saint Paul : celle de la 'veritas in caritate' (Ep 4.15), mais aussi, dans celle inverse et complémentaire, de la 'caritas in veritate' » [Benoît XVI §2]. Nous avons ainsi la source du verset de saint Paul, que Bacon a donc décalqué de la Vulgate : « veritatem [...] facientes in caritate ». Nous nous proposons de montrer comment il a trouvé très tôt dans la Bible la raison – en fait une double raison – d'engager sa science nouvelle au service des hommes.

Par ailleurs, nous avons trouvé dans la *cogitatio* 10^a une autre affirmation sur l'engagement de sa science, liée quant à elle à la division de sa pensée entre philosophie et histoire naturelle : « Nos vero, licet propter facultatis nostræ tenuitatem statuam Philosophiæ efformare aut erigere non possimus, saltem basin ei paremus, atque Historiæ Naturalis usum et dignitatem hominibus præcipue commendemus » (« Pour notre part, même si à cause de la faiblesse de nos capacités, nous ne pouvons pas donner sa forme à la statue de la philosophie ou l'ériger, préparons-lui du moins une base et recommandons principalement aux hommes l'utilité et la dignité de l'histoire naturelle » [Add. MS. 4258, fol. 217^[v] ; Bacon SEH 3 : 188] « Utilité » de l'histoire naturelle. Le mot est lâché. Bacon paraît ainsi avoir des raisons théologique(s) et philosophique pour engager sa science. Nous les examinerons tour à tour.

1. Les *Cogitationes de Scientia Humana, cogitatio* 4^{ta} : Bacon engage sa philosophie de la nature pour deux raisons théologiques.

Bacon, avons-nous dit, conclut sa *cogitatio* 4^{ta} par : « Veritatem in Charitate colamus », calqué sur la Vulgate. Il est nécessaire de citer le verset biblique jusqu'au bout dans la même Vulgate : « ut [...] veritatem autem facientes in caritate crescimus in illo per omnia, qui est caput Christus ». La *Bible de Jérusalem* française coupe la longue phrase qui s'étend sur plusieurs versets et ne donne pas une traduction littérale. Nous proposons donc notre propre version à partir du grec d'origine : « pour que [...] faisant la vérité, nous grandissions en tout dans la charité vers celui qui est la tête, le Christ ». ³

Dans son calque, Bacon s'est écarté de saint Paul de deux manières. D'abord, il a interverti « charité » et « vérité ». A l'exigence paulinienne de charité dans la vérité, Bacon a substitué celle de la vérité dans la charité. Il a transformé un verset fondamentalement relatif à l'amour chrétien conditionné par la vérité en programme de recherche de la vérité dans les limites imposées par la charité ou l'amour chrétien.

³ La Vulgate traduit imparfaitement le texte grec d'origine : « ἵνα ... ἀληθεύοντες δὲ ἐν ἀγάπῃ αὐξήσωμεν εἰς αὐτὸν τὰ πάντα, ὅς ἐστιν ἡ κεφαλή, Χριστός ».

D'autre part et surtout, Bacon a laissé de côté la cause finale de saint Paul, le Christ, qui structure le verset biblique en sa fin et par sa fin, nous voulons dire par sa finalité. Mais il est raisonnable de penser que cette cause finale ultime, disparue mais encore virtuelle chez Bacon, informe, c'est-à-dire structure, sa formule qui, sans le dire, prône en définitive la recherche de la vérité scientifique pour les hommes par amour du Christ non mentionné explicitement par Bacon. Mais à nos yeux, il est clair que Bacon a sécularisé l'Écriture, pour engager doublement sa science, et pour l'humanité, et au nom du Christ.

Pareille idée n'est pas surprenante au terme d'une *cogitatio* dont le leitmotiv est la *charitas*. Ainsi, « Deus proponitur hominibus ad imitationem, secundum charitatem : non secundum Potentiam, aut Sapientiam. » (« Dieu est proposé aux hommes comme objet d'imitation selon la Charité, et non pas selon la *Puissance* ou la Sagesse. ») [Fol. 220^[r] ; Bacon SEH 3 : 185, nos italiques]. On est loin, à l'origine tout au moins, de la couple « knowledge » and « power » que l'on attribue sommairement à Bacon.

Mais il faut maintenant citer la totalité de la phrase de Bacon qui se termine par les quatre mots dont nous sommes partis : « Atque hic rursus, ut prius, Deum precamur, ut deposito scientiæ veneno, à serpentis veneno [Bacon SEH] naturâ [MS], jam à principio infuso, quo animus humanus tumet; nec altum sapiamus, nec ultra sobrium, sed veritatem in Charitate colamus. » (« Et ici nous prions à nouveau Dieu, comme précédemment, pour que, après nous être défaits du venin de la science, injecté dès l'origine par la nature du Serpent, qui produit l'enflure de l'esprit humain, nous n'ayons pas des visées altièrès ni déraisonnables, mais que nous cultivions sans relâche la vérité dans la charité / dans l'amour ») [Fol. 220^[r] ; Bacon SEH 3 : 185-86]. Injection du venin de la science, nature du Serpent des origines et enflure de l'esprit humain, ces étranges expressions de la citation nous questionnent. Notre hypothèse est que, d'une manière ou d'une autre, elles contraignent Bacon à « engager » sa science de la nature.

Remontons à la *Bible* anglaise de loin la plus familière à Bacon : la *Bible de Genève*⁴ de 1560, d'inspiration puritaine. Elle traduit la seconde partie de Gn 3.15 par: « He (the woman's seed) shal breake thine head, & thou - the Serpent - shalt bruise his heele » (« Il (le descendant d'Ève) te brisera la tête et toi (le Serpent) tu lui meurtriras le talon. » De surcroît, la note marginale apposée au verset introduit un verbe décisif : « Satan shal *sting* Christ & his members, but not overcome them » (« Satan piquera le Christ et ses membres, mais sans les vaincre » [nos italiques]. Cette interprétation se distingue clairement de la Vulgate qui traduit la fin de Gn 3.15 de manière vague : « ipsa conteret caput tuum et tu insidiaberis calcaneo ejus » (« elle-même (la femme) écrasera ta tête (la tête du serpent) et toi (le Serpent), tu tendras un piège à son talon ».

⁴ Dans son doctorat [Cole 223] P. D. H. Cole décompte 46 citations exactes de cette *Bible* auxquelles il convient de rajouter une bonne partie des 458 « formulations indépendantes » fournies [Cole 226-33].

Pourtant la traduction et la note marginale de la *Bible de Genève* ne sont pas des bizarreries. Une véritable justification linguistique de la nouvelle traduction qui implique la morsure ou piqûre du serpent, se trouve dans une note de la *Bible d'Estienne* (Stephanus) publiée justement à Genève en 1557 [*Biblia utriusque Testamenti*]. Elle traduit la fin du verset en utilisant deux fois le verbe « conterere » qui signifie : « broyer, piler ». On a ainsi : « ipsum conteret tibi caput, & conteres ei calcaneum » (« Il t'écrasera la tête et tu lui écraseras le talon ». Mais une note indique qu'en hébreu la seconde forme verbale (« conteres ») peut dériver d'un verbe hébreu différent de la première :

Conteres ei calc. : תשוּףְנוּ עֵקֶב׃ *percuties eum in calcaneo*. Alii à נִשֵּׁף deducentes, quod sufflare significat, vertunt, *mordebis ipsum in calcaneo*: quia serpens morsurus sufflare, sive sibilare solet. i. nocebis ei quacunq̄ue in re poteris: ut solent serpentes qui insidiose appetunt ac mordent incautos (Conteres ei calc. : תשוּףְנוּ עֵקֶב׃ tu le frapperas au talon. D'autres, faisant dériver [la forme verbale] de נִשֵּׁף, qui veut dire "siffler", traduisent, "tu le mordras au talon", parce qu'un serpent sur le point de mordre fait habituellement un sifflement ou un chuintement, c'est-à-dire : "tu lui nuiras de toutes les façons que tu pourras", comme le font les serpents qui s'approchent insidieusement et mordent les imprudents.)

Bacon adopta l'interprétation de la *Bible de Genève* : le Serpent de la Genèse injecte son venin et fait enfler l'homme. Ce qu'il injecte en l'homme est un savoir de mort, si on lie ce verset à la tentation d'Ève en Gn 3.2-5 :

²And the woman said unto the serpent, We eat of the frute of the trees of the garden, ³But the frute of the tre, which is in the middes of the garden, God hathe said, Ye shalt not eat of it, nether shalt ye touch it, lest ye dye. ⁴Then the serpent said to the woman, Ye shal not dye at all, ⁵But God doeth knowe, that when ye shal eat thereof, your eyes shalbe opened, & ye shalbe as gods, knowing good and evil [*Bible de Genève*].

C'est cela qui obligea Bacon à concevoir une science structurellement bonne pour l'homme, engagée à son service. Pourquoi et comment ? Le thème de la piqûre ou morsure est récurrent chez Bacon,⁵ mais nous avons choisi de présenter la double occurrence du livre I de *The*

⁵ Nous avons recensé dix autres passages qui contiennent les mots : serpent(s) / serpens/serpentes (L) ; serpentine / serpentinus ; teeth / dens ; sting(s) / aculeus ; venom / venenum ; venenosus ; malign / malignus / malignity ; infusus ; swell(ing) / tumor & tumere ; ventosity et inflari. On les trouve par ordre chronologique dans *The Religious Meditations* et *Meditationes Sacrae*, Valerius Terminus, AL I & II, NO, et DAS.

Advancement of Learning, parce que Bacon y présente le plus clairement sa pensée. Tout au début de ce livre, les théologiens portent l'accusation suivante : « knowledge hath in it somewhat of the serpent, and therefore where it entereth into a man it maketh him swell, -- *Scientia inflat*, [knowledge puffeth up ;] » (« le savoir a en lui quelque chose du serpent, et par conséquent, là où il pénètre dans un homme, il le fait enfler, -- *Scientia inflat*, [le savoir fait enfler ;].⁶ Bacon répond à cette accusation rédhibitoire par un long contre argument :

There is no danger at all in the proportion or quantity of knowledge, how large soever, lest it should make it [= the mind] swell or out-compass itself; no, but it is merely the quality of knowledge, which be it in quantity more or less, if it be taken without the true corrective thereof, hath in it some nature of venom or malignity, and some effects of that venom, which is ventosity or swelling. This corrective spice, the mixture whereof maketh knowledge so sovereign, is Charity, which the apostle immediately addeth to the former clause: for so he saith, *knowledge bloweth up, but charity buildeth up* (Il n'y a absolument aucun danger dans la proportion ou quantité de savoir, aussi grande soit-elle, pour qu'elle fasse enfler [l'esprit] ou lui fasse excéder ses limites ; non, mais c'est seulement la qualité du savoir, quelle qu'en soit la quantité, si elle est prise sans son véritable correctif, qui a en soi une certaine nature de venin ou de malignité, et certains effets de ce venin, qui est un gonflement ou une enflure. Cet aromate correctif, dont le mélange rend le savoir si

1 *Religious Meditations* [Bacon SEH 7: 245] : « *Be you wise as Serpents, and innocent as Doves*. There are neither teeth nor stings, nor venom, nor wreaths and folds of serpents, which ought not to be all known, and as far as examination doth lead, tried ».

2 *Meditationes Sacrae* [Bacon SEH 7: 234] : « *Estote prudentes sicut serpentes, innocentes sicut columbae*. Non est dens serpentis, nec venenum, nec aculeus, quæ non probata debeant esse ».

3 *Valerius Terminus* [Bacon SEH 7: 222] : « otherwise [i.e. without charity] all manner of knowledge becometh malign and serpentine, and therefore as carrying the quality of the serpent's sting and malice it maketh the mind of man to swell; as the Scripture saith excellently, *knowledge bloweth up, but charity buildeth up*. »

4 *AL I* [Bacon SEH 7: 264]: « knowledge hath in it somewhat of the serpent, and therefore where it entereth into a man it makes him swell, -- *Scientia inflat* ».

5 *AL I* [Bacon SEH 7: 266] : « it is merely the quality of knowledge, which be it taken in quantity more or less, if it be taken without the true corrective thereof, hath in it some nature of venom or malignity, and some effects of that venom, which is ventosity or swelling. »

6 *AL II* [Bacon SEH 7: 430-31] : « For it is not possible to join serpentine wisdom with the columbine innocency, except men know exactly all the conditions of the serpent; his baseness and going upon his belly, his volubility and lubricity, his envy and sting, and the rest; that is, all forms and natures of evil. »

7 *NO Præfatio* [Bacon SEH 7: 131]: « Postremo, ut scientiæ veneno a serpente infuso, quo animus humanus tumet et inflatur, deposito, nec altum sapiamus nec ultra sobrium, sed veritatem in charitate colamus. »

8 *DAS* [Bacon SEH 7: 433]:« Scientiæ nimium appetitum fuisse primum peccatum, unde hominis lapsus; hodieque hæreret serpentinum quid in ea, siquidem ingrediens tumorem inducit; *scientia inflat* ».

9 *DAS I* [Bacon SEH 1: 435] : « manifestum est nullum esse periculum a quantitate scientiæ, utut diffusa, ne aut tumorem inducat aut excessum; sed a qualitate tantum, quæ quantulacunque sit, si absque antidoto sua sumatur, malignum quid habet atque venenosum, flatuosis symptomatis plenissimum. »

10 *DAS VII, 2* [Bacon SEH 1: 729-30] : « Fieri enim nullo modo potest, ut conjungatur serpentina illa *prudencia* cum *innocentia columbina*, nisi quis mali ipsius naturam penitus pernoscat. »

⁶ *AL I* [Bacon SEH 3: 264]. Voir la version parallèle du *De Dignitate et Augmentis* [Bacon SEH 1 : 433]

souverain, est la charité que saint Paul ajoute aussitôt à la proposition précédente, car il dit *le savoir enfle, mais la charité édifie*).⁷

La citation biblique qui clôt la citation de Bacon, provient du verset de saint Paul : 1 Co 8.1 relatif à la querelle des viandes consacrées aux idoles. Son argumentation est simple. Non, les idoles ne sont rien, tous les Chrétiens le savent. Mais les Chrétiens les plus forts ne doivent pas se gonfler d'orgueil à cause de leur savoir, pour ne pas faire retomber les Chrétiens les plus faibles dans l'idolâtrie. Ils doivent donc s'abstenir de manger de ces viandes. L'amour ou charité fraternelle prime ainsi sur le savoir (théologique) et le « sauve ». De la même manière, pour Bacon c'est l'engagement au service de la communauté humaine qui doit « sauver » la science.

On note qu'on est passé d'un verset de l'Ancien Testament à un autre du Nouveau Testament. Cette observation nous invite à procéder à une interprétation typologique de Gn 3.15 dans la *Bible de Genève*, Le verset, on l'a vu, dit : « He [= the woman's sede, Christ] shal breake (p) thine head ». Une note (p) de la première édition, qui porte sur les trois derniers mots explique : « That is, the power of sinne and death. » Le lecteur chrétien est renvoyé à Rm 16, 20: « The God of peace shal treade Satan under your fete shortly. » (« Le Dieu de la paix écrasera bien vite Satan sous vos pieds. »)⁸ Les Chrétiens, membres du corps de l'Église,⁹ dont le Christ est la Tête,¹⁰ écraseront bientôt le Diable, Satan. Sa défaite permet à saint Paul d'apostropher superbement la mort : « Death is swallowed up into victorie. O death, where is thy sting! Ô grave where is thy victorie! » (1 Co 15.54-55).¹¹ Le « sting » de saint Paul renvoie naturellement au « sting » de la note marginale afférente à Gn 3.15: « Satan shal sting Christ & his members, but not overcome them. » Le « sting » de Gn 3.15 apparaît désormais pleinement justifié par le κέντρον, le « sting » de saint Paul. Et la traduction par « bruisse » du dernier verbe du verset : « thou shalt bruisse his heele » apparaît dès lors comme une traduction raisonnable, après la nouvelle vocalisation du verbe hébreu à la suite d'Estienne. Finalement, en réponse au caractère purement peccamineux de la science injectée par le Serpent des origines selon les théologiens puritains, Bacon n'a pu la « sauver » qu'en l'engageant structurellement pour le bien de l'homme.

Mais Gn 3.15 et la morsure du Serpent ne pouvaient sans doute pas être tout à fait effacés. C'est pourquoi, aussitôt après, avec beaucoup de bonheur dans la *cogitatio* 4^{ta}, Bacon alla chercher dans *Ephésiens* 4, 15 l'engagement de sa science *pour l'homme au nom de Dieu* pour contrer terme à terme l'injection du savoir par le Serpent *contre l'homme et contre Dieu*.

⁷ AL I [Bacon SEH 3: 265-66]. Voir aussi la version parallèle du *De Dignitate et Augmentis* [Bacon SEH 1 : 435].

⁸ *Bible de Genève* pour l'anglais, *Bible de Jérusalem* pour le français.

⁹ God « hath appointed him [= Christ] [...] to be the head to the Church ». Ep 1.22 dans la *Bible de Genève*.

¹⁰ Christ is « the head of the bodie of the Church ». Col 1, 18 dans la *Bible de Genève*.

¹¹ Traduction de la *Bible de Genève*. Dans le texte grec d'origine, « κατεπόθη ὁ θάνατος εἰς νίκος. ποῦ σου, θάνατε, τὸ νίκος ; ποῦ σου, θάνατε, τὸ κέντρον ».

Le connaisseur de la spiritualité anglaise à partir des années 1560 ne se contentera pas de cette démonstration. En effet, parallèlement à la *Bible de Genève* de 1560, puritaine et traduite directement de l'hébreu, existait la *Bible des Évêques*, dont la première édition date de 1568. Cette *Bible* anglicane, « officielle », modérée, suivait la Vulgate de saint Jérôme et traduisait les deux dernières formes verbales de Gn 3.15 par deux expressions contenant le même verbe : « it [= the seed of Eve] shall treade downe thy head and thou [= the Serpent] shalt treade upon his heele. » De manière cohérente, dans la première édition, la note marginale (m) affirmait simplement : « Victorie is promysed by Christe, to mans comfort. »¹² Mais à partir de l'édition 1584, on voit apparaître une note marginale entièrement différente : « Satan shal alwaies be stinging of Christ in his members, but not overcome them. » Cette nouvelle note, désormais *décalée* de la traduction inchangée du verset, est manifestement *décalquée* de celle de la *Bible de Genève*. Nous avons effectué des vérifications dans des éditions postérieures de la *Bible des Évêques*, celles de 1585, de 1588, et l'édition finale de 1602. La nouvelle note marginale est toujours présente pour soutenir la nouvelle interprétation.

En outre, la *Bible des Évêques* comportait en tête de chaque chapitre un résumé des principaux versets. Dans les premières éditions que nous avons examinées, celles de 1568, 1572 et 1575, on trouvait le résumé suivant de Gn 2.16 en tête du chapitre 2 : « God forbyddeth man the tree of the knowledge of good and evyll. »¹³

Date	STC ²	Herbert	Cote à la Bodleian Library
1568	2099	125	Bib. Eng. 1568 b.1
1572	2107	132	Denyer Bib. Eng. b.1572
1575	2112	139	Douce Bib. Eng. d.1575

Dans l'édition de 1578, on trouve la variante: « God forbiddeth man the tree of good and evil. »¹⁴ Mais en 1584, une rupture intervint. Un nouveau résumé, inspiré par le puritanisme, affirme brutalement, pour le verset maintenant numéroté Gen 2, 17 : « The tree of knowledge is forbidden. » (« L'arbre de la connaissance est interdit »).¹⁵ On trouve les mêmes résumés et les mêmes numérotations dans les éditions suivantes que nous avons suivies autant que possible dans le continuum :

Date	STC ²	Herbert	Cote à la Bodleian Library / B.N. de France
------	------------------	---------	---------------------------------------------

¹² Même note, numérotée (n) dans la *Bible des Évêques* de 1572. Pour avoir la liste complète des éditions de la *Bishops' Bible*, voir Darlow & Moule.

¹³ Nous n'avons pas tenu compte des différences orthographiques, minimes.

¹⁴ Cote de la *Bishops' Bible* de 1578 à la Bodleian Library : Douce Bib. Eng. c.1578.

¹⁵ Une nouvelle numérotation : Gn 2.17, semble désormais aller systématiquement de pair avec le nouveau résumé du verset.

1584	2141	185	Bib. Eng. 1584 d.1 (folio)
1584	2142	186	Bib. Eng. 1584 e.1(1) (quarto)
1585	2143	188	B. Nationale : A. 437 (folio)
1588	2149	198	Bib. Eng. 1588 b.1 (folio)
1602	2188	271	Bib. Eng. 1602 b.1 (folio)

On constate donc qu'à partir de 1584, la marée montante du puritanisme avait tout emporté en Gn 3.15 et Gn 2.16 [17] dans la *Bible des Évêques*, avec pour point de départ la *Bible de Genève* dès 1560.

Finalement, il faut décrire la page illustrée en format folio faisant face au début de la Genèse dans une *Bible des Évêques* de 1588¹⁶ : au milieu de la foule des plantes et animaux créés, un serpent au dard gigantesque pointé en direction d'Ève, debout à gauche, face à Adam, debout à droite, est lové dans un grand arbre qui se dresse entre eux. Et dans son feuillage se déploie une bannière qui proclame : « DESIRE TO KNOWE HATH WROUGHT OUR WOE ». Voilà résumée visuellement l'atmosphère spirituelle totalement « intégriste » de l'Angleterre d'alors. Face à elle, seule était concevable et défendable une science engagée au nom de Dieu et pour le service de l'homme. C'est ce fit Bacon à la fin de la *cogitatio* 4^a du premier fragment de *CDSH*. Il se fonda sur saint Paul pour combattre le puritanisme appliqué à la Genèse.

2. Les *Cogitationes de Scientia Humana, cogitatio* 10^{ta} : Bacon engage sa philosophie de la nature pour une raison philosophique.

Nous changeons ici de perspective. Nous passons de la double causalité biblique de l'engagement de la science baconienne à ses modalités intellectuelles. Dans la *cogitatio* 10^a, Bacon préconise plusieurs fois une science engagée. Dès les premières lignes, il déclare en effet : « Les fondements solides d'une philosophie de la nature plus pure reposent sur une histoire de la nature qui soit abondante et exacte. Une philosophie recherchée ailleurs est flottante, pleine de vent, d'agitation et de confusion ; et elle n'amène pas ou ne finit pas par obtenir des œuvres *utiles* à l'homme et à la / une partie active. »¹⁷ C'est à notre connaissance la première fois que Bacon envisage un savoir hiérarchisé avec une philosophie naturelle fondée sur une histoire naturelle, et tellement engagée pour le bien des hommes qu'elle comporte une partie active, qui, on peut le supposer, serait le pendant d'une partie théorique.

Un peu plus loin dans la même *cogitatio* 10^a, Bacon confirme cette hiérarchisation, mais attribue l'utilité à l'*histoire naturelle* dans une citation que nous avons déjà vue : « Pour notre

¹⁶ Cote à la Bodleian Library : Bib. Eng. 1588 b.1.

¹⁷ « Fundamenta solida Philosophiæ Naturalis purioris, in Naturali Historia jaciuntur ; eaque copiosâ et accuratâ. Aliunde petita Philosophia natat et ventosa est et agitatur et se confundit : nec ad utilitates humanas, et partem activam ducit aut pertingit. » [Fol. 216^[r] ; Bacon SEH 3 : 187].

part, même si à cause de la faiblesse de nos capacités, nous ne pouvons pas donner sa forme à la statue de la philosophie ou l'ériger, préparons-lui du moins une base et recommandons principalement aux hommes *l'utilité et la dignité de l'histoire naturelle*. »¹⁸ Tout à la fin de cette même *cogitatio*, il revient sur l'utilité de ses deux subdivisions finales de l'histoire : « Les deux derniers genres d'histoire naturelle doivent être l'objet du plus grand soin des hommes. [...] L'histoire des merveilles invite les hommes à considérer la grandeur des œuvres ; l'histoire des arts / techniques conduit en outre à les en déduire. »¹⁹ Lorsqu'on rapproche les deux dernières citations de la première, on conclut que la philosophie naturelle de Bacon est fondée sur l'histoire naturelle, et que toutes deux sont engagées au service de l'homme. Il nous reste à trouver une explication qui embrasse à la fois la structure à deux niveaux de cette connaissance de la nature et son engagement à chaque niveau. Une partie de la réponse se trouve dans la condamnation d'Aristote dûment argumentée qui précède la seconde citation :

Il faut s'étonner qu'Aristote, un si grand homme, qui s'est appuyé sur les ressources d'un si grand roi [= Alexandre le Grand] et qui était informé d'une si grande variété de *choses et d'histoire* et qui avait lui-même composé une *Histoire des Animaux* si précise et avait en outre consacré sa réflexion à des expériences de toutes sortes, (ce qui est manifeste à partir de ses livres des *Problèmes* et *Parva Naturalia*) et qui avait même attribué sa juste place à la perception, ait pourtant complètement abstrait des choses sa philosophie de la nature, et ait été un *déserteur absolu* (« *desertorem maximum* ») de l'expérience, et ait engendré par tant de labours des choses qui sont plus appropriées à la dialectique [= logique] [...] qu'à la physique ou la métaphysique.²⁰ De cette unique phrase, on tirera plusieurs conclusions essentielles. A sa connaissance de la logique d'Aristote acquise à Cambridge, Bacon montre qu'il ajouta par la suite celle d'un traité d'histoire naturelle et de deux œuvres de réflexions sur celle-ci. Ensuite, une de ses expressions : « dans une si grande variété de *choses et d'histoire* » (« in tantâ rerum et historiæ varietate ») suggère qu'il considère comme équivalents la connaissance des « choses » et « l'histoire », et par

¹⁸ « Nos vero, licet propter facultatis nostræ tenuitatem statuam Philosophiæ efformare aut erigere non possimus, saltem basin ei paremus; atque Historiæ Naturalis usum et dignitatem hominibus præcipue commendemus » [Fol. 217^[v] ; Bacon SEH 3 : 188].

¹⁹ « Reliqua duo Historiæ Naturalis genera hominibus summæ curæ esse debent. [...] Historia autem Mirabilium homines ad operum magnitudinem invitat Historia Artium etiam deducit » [Fol. 226^[r] ; Bacon SEH 3 : 191]. Le latin de Bacon, difficile à interpréter, est éclairé par un passage de *AL* : « from the wonders of nature is the nearest intelligence and passage towards the wonders of art ». [Bacon SEH 3 : 331]. Il faut rappeler que Bacon, comme ses contemporains, considérait Aristote comme l'auteur du *De Miris Auscultationibus* [Bacon SEH 3 : 331 note de l'éditeur].

²⁰ Mirandum est Aristotelem, tantum virum, et tanti Regis opibus innixum, et in tantâ rerum et historiæ varietate versatum, quique ipse tam accuratam de Animalibus historiam conscripserit: atque insuper experimentis cujusvis generis cogitationem impertierit (quod ex libris ejus Problematum et parvis naturalibus manifestum est,) quique enim [MS] etiam [SEH] sensui justas partes tribuerit; tamen Philosophiam suam de Natura à rebus omnino abstraxisset [MS] abstraxisse [SEH]; et experientiæ desertorem maximum fuisse; atque ea tantis laboribus peperisse quæ Dialecticæ potius [...] quam Physicæ aut Metaphysicæ sint accomodata [Fol. 216^[v] ; Bacon SEH 3 : 187-88, nos italiques].

suite, lorsqu'il oppose chez Aristote lesdites « choses » et « la philosophie de la nature », il établit bien à partir des œuvres du philosophe grec deux niveaux de connaissance : l'histoire et la philosophie. En troisième lieu, il qualifie le philosophe grec de « déserteur absolu » de l'expérience parce que, dans son processus d'abstraction, il a détourné sa connaissance du réel en nature en une connaissance en logique.

L'opposition entre ces deux perspectives est énoncée clairement dans *The Advancement of Learning* (1605) :

I cannot be ignorant of the distinction which is current, that the same things are handled but in several respects; as for example, that logic considereth of many things as they are in notion, and this philosophy [= *philosophia prima*] as they are in nature. (Je ne peux ignorer la distinction courante que les mêmes choses peuvent être traitées mais de plusieurs points de vue, comme par exemple que la logique considère de nombreuses choses telles qu'elles sont en notion, et cette philosophie [la *philosophia prima*] telles qu'elles sont en nature) [AL IIa, in Bacon SEH 3 : 347].

Ici Bacon oppose l'étude du réel en nature dans la *philosophia prima*, savoir antérieur à la division des disciplines, qui continue à saisir « l'épaisseur » de l'être, et l'étude du même réel en logique. A ses yeux, Aristote a bien étudié l'histoire de la nature, mais il l'a ensuite complètement *désertée* au profit de la logique. Bacon a pu se fonder sur la présentation même des *Œuvres complètes* de l'Aristote grec qu'il acquit à Cambridge : les livres de la *Métaphysique* y sont présentés comme ceux qui viennent *μετα τὰ φυσικὰ*,²¹ c'est-à-dire après ceux de la nature / physique, et non pas comme des traités complètement « désengagés » du réel. Bacon préconise donc de faire suivre la physique d'une métaphysique qu'il interprète dans un sens nouveau, comme toujours engagée dans le monde de la nature.

On progresse dans sa pensée lorsqu'on le voit finalement introduire les causes naturelles : « Nous recherchons [...] une histoire naturelle à partir de laquelle on puisse s'informer au mieux des causes naturelles et fonder une philosophie fidèle à la perception et attestée par des œuvres. »²² L'étude de *CDSH* ne nous permet pas de comprendre l'origine de l'opposition entre « *historia naturalis* » et *philosophia* », en lien d'une manière ou d'une autre avec l'arrangement de

²¹ *Ἀριστοτέλους ἄπαντα*. Aristotelis ... opera ... omnia ... Basileæ, 1550, 342-43. Cependant, pour être tout à fait honnête, il faut signaler que dans la Table des matières de cette édition, au fol. [α8^v], figure bien une œuvre intitulée : « les quatorze livres de la Métaphysique » (« *Metaphysicorum, lib. XIII* »). Ainsi présentée, la métaphysique avait ainsi un statut incertain, intermédiaire entre une simple suite de la physique et une discipline à part entière.

²² « *Eam enim Naturalem historiam quærimus, ex quâ causæ naturales potissimum informari possint, et Philosophia condi; sensui fida, et operibus testata.* » [Fol. 217^{lv}; Bacon SHE 3: 189].

ces causes. En effet, la *cogitatio* 10^a, trouée par des espaces blancs, se termine quasiment à cet endroit, et nous avons dû recourir à *The Advancement of Learning*, plus tardif, pour compléter et comprendre *CDSH*.

Dans l'ouvrage de 1605, Bacon divise la science spéculative en deux : « nous subdivisons la partie qui concerne la recherche des causes selon la saine division reçue des causes ; l'une, qui est la physique, recherche et traite des causes matérielle et efficiente, et l'autre, qui est la métaphysique, traite des causes formelle et finale. »²³ L'identification des causes est traditionnelle, puisqu'elle est héritée d'Aristote [Aristote, *Métaphysique* I, 3, 983]. Nous les avons rencontrées groupées deux par deux, parce que les causes matérielle et formelle se trouvent à l'intérieur de l'objet étudié, tandis que les causes efficiente et finale sont situées à l'extérieur. Bacon a complètement réarrangé ces causes, en attribuant à sa « physique » les causes matérielle et efficiente, et à sa « métaphysique »²⁴ les causes finale et formelle, cause formelle qui joue chez lui un rôle prééminent. Pour faire comprendre le sens de sa « physique », Bacon propose l'exemple de la blancheur :

If the cause of Whiteness in snow or froth be enquired, and it be rendered thus, *that the subtile intermixture of air and water is the cause*, it is well rendered; but nevertheless is this the Form of Whiteness? No; but it is the efficient, which is ever but *vehiculum formæ*. (Si l'on recherche la cause de la blancheur dans la neige ou l'écume, et qu'elle est ainsi rendue : *l'interpénétration subtile de l'air et de l'eau est cette cause*, elle est bien rendue, mais néanmoins, est-ce la forme de la blancheur ? Non, mais c'est la cause efficiente, qui n'est toujours que le véhicule de la forme) [AL IIa, Bacon SEH 3 : 356].

En d'autres termes, l'explication de la blancheur par le mélange de deux substances spécifiques dans deux cas particuliers non transposables est pour Bacon du domaine de la « physique », car elle ne révèle pas la structure intime de la blancheur qui est du domaine de sa « métaphysique ».

²³ « that part which concerneth the Inquiry of Causes we do subdivide according to the received and sound division of Causes; the one part, which is Physic, inquireth and handleth the Material and Efficient Causes; and the other, which is Metaphysic, handleth the Formal and Final Causes » AL [Bacon SHE 3: 354]. On voit également en note marginale : « Metaphysica, sive De Formis et Finibus Rerum » AL IIa [Bacon SEH 3 : 356].

²⁴ Bacon prend « métaphysique » dans une acception nouvelle dont il avertit le lecteur: « I desire it may be conceived that I use the word Metaphysic in a differing sense from that that is received » [Bacon SHE 3: 352]. Il systématise plus tard sa pensée. Lalande, signale à l'article « forme », que « [c]e terme a été dépouillé de son sens ancien par BACON qui a essayé, en lui donnant une signification nouvelle, de faire du concept ainsi désigné la base d'une théorie de la nature » [Lalande 370]. Il renvoie au *Novum Organum* II, aphorisme 17: « But when I assign so prominent a part to Forms, I cannot too often warn and admonish men against applying what I say to those forms to which their thoughts and contemplations have hitherto been accustomed. [...] Thus the Form of Heat or the Form of Light is the same thing as the Law of Heat or the Law of Light. Nor indeed do I ever allow myself to be drawn away from things themselves and the operative part » NO II, 17 [Bacon SEH 4: 146]. Pour le texte latin d'origine voir [Bacon SEH 1: 257-58].

Nous notons que, dans son exemple, Bacon semble fusionner les causes matérielle et efficiente (« *vehiculum formæ* »), cause efficiente qu'il trouve à l'intérieur de l'objet d'expérience, contrairement à la tradition philosophique. Or Bacon cherche la cause formelle – ou « structure » en langage moderne –, qui lui donne la maîtrise suprême de la nature sans qu'il soit gêné ou limité pour l'appliquer par des contraintes empiriques de la « physique », dans l'exemple précédent le mélange d'air et d'eau : « quiconque connaît une forme quelconque connaît la possibilité ultime de surimposer cette nature sur n'importe quelle variété de matière et est ainsi moins restreint [que dans la physique] dans l'opération, quant à la base de la matière ou la condition de la cause efficiente. »²⁵ Il privilégie la métaphysique, et, dans cette dernière, l'étude des « formes », c'est-à-dire de la cause formelle, tandis qu'il rétrograde la cause finale : « si quiconque garde continuellement un œil vigilant et rigoureux sur l'action, l'opération, et l'usage du savoir, il peut s'aviser et faire attention à ce que sont les formes, dont les découvertes sont fructueuses et importantes pour la condition humaine. »²⁶

Ainsi, Bacon « remonte-t-il » d'une connaissance de la nature essentiellement descriptive dans la « physique » à une connaissance opératoire c'est-à-dire structurellement engagée, dans une « métaphysique ». Pour être tout à fait exact, on doit préciser que Bacon distingue deux parties de la connaissance de la nature : « the Inquisition of Causes, and the Production of Effects, [the] Speculative, and Operative [parts], Natural Science, and Natural Prudence. »²⁷ Mais ces deux parties sont structurellement liées. En effet, « all true and fruitful Natural Philosophy hath a double scale or ladder, ascendent and descendent; ascending from experiments to the invention of causes, and descending from causes to the invention of new experiments » (« toute philosophie de la nature vraie et féconde a une double échelle ou escalier, ascendant et descendant, ascendant des expériences aux causes et descendant des causes à l'invention de nouvelles expériences ») [Bacon SEH 3 : 351-52]. Dans les deux mouvements intellectuels, tout repose sur la « forme » ou structure latente qui permet à la fois de comprendre le réel et d'agir sur lui.

Concluons. Bacon engagea sa science de la nature de trois manières, deux théologiques et une philosophique. Il est facile de saisir les deux premières. Encouragé par sa mère érudite, très

²⁵ « whosoever knoweth any *form*, knoweth the utmost possibility of *super-inducing that nature upon any variety of matter*; and so is less restrained [than in physics] in operation, either to the basis of the Matter, or the condition of the Efficient » [Bacon SEH 3 : 357].

²⁶ « if any man shall keep a continual watchful and severe eye upon action, operation, and the use of knowledge, he may advise and take notice what are the Forms, the disclosures whereof are fruitful and important to the state of man » [Bacon SEH 3 : 355].

²⁷ « la recherche des causes, et la production des effets, les [parties] spéculative et opératoire, la science naturelle et la prudence naturelle » [Bacon SEH 3 : 351].

pieuse²⁸ et puritaine, Francis Bacon devait être familier de la *Bible de Genève* anglaise, et maîtriser le latin²⁹ à son entrée à l'université de Cambridge. Rien n'interdit de penser qu'il ait été très tôt scandalisé par l'idéal de la pieuse ignorance. Cette dernière était fondée sur deux bases. La première était la diabolisation de l'action du Serpent d'après la traduction de Gn 3.15 et sa note marginale dans la *Bible de Genève* dès sa première édition (1560), et sur la note marginale afférente à ce même verset dans les *Bibles des Évêques* à partir de 1584. La seconde base était le résumé du Genèse 2.17 dans les *Bibles des Évêques*, résumé qui proscrivait purement et simplement le savoir : « The tree of knowledge is forbidden. » On comprend que Bacon se soit emparé d'Éphésiens 4, 15 à la première occasion afin de justifier sa science future par un engagement pour l'homme et au nom de Dieu.

Quant à la raison philosophique de cet engagement, on la trouve dans le témoignage sans équivoque de son ami, aumônier et biographe William Rawley :

Whilst he was commorant in the university, [...] [Bacon] first fell into the dislike of the philosophy of Aristotle; not for the worthlessness of the author, to whom he would ever ascribe high attributes, but for the unfruitfulness of the way; being a philosophy [...] only strong for disputations and contentions, but barren of the production of works for the benefit of the life of man. (Tandis qu'il était résident à l'université, [...] [Bacon] prit d'emblée en aversion la philosophie d'Aristote, non pas à cause de l'absence de valeur de l'auteur, auquel il accordait toujours des attributs élevés, mais à cause de la stérilité de la méthode, car c'était une philosophie [...] forte seulement pour les disputes et controverses, mais stérile quant à la production d'œuvres pour le bénéfice de la vie humaine) [Bacon SEH 1 : 4].

Notre propre article sur « Francis Bacon lecteur d'Aristote à Cambridge » [Durel 1998, 29-60] confirme cette assertion en entrant dans les détails. Nous avancerons donc deux considérations explicatives avant d'énoncer notre conclusion générale sur la raison philosophique de l'engagement de la science baconienne.

Première considération : Bacon se vit asséner une paire d'œuvres complètes d'Aristote achetées par son *tutor* John Whitgift pendant l'été 1573, quelques mois après son arrivée à Cambridge. Ces deux énormes folios, l'un en grec et l'autre en latin, étaient identiques à ceux que

²⁸ « a choice lady, and eminent for piety, virtue and learning; being exquisitely skilled for a woman in the Greek and Latin tongues » William Rawley, *The Life of the Right Honourable Francis Bacon* [Bacon SEH 1:3].

²⁹ Cette maîtrise précoce n'est pas incompatible avec les *Statuts* de Trinity alors en vigueur qui avaient institué un « lector [...] pro Lingua latina » (« un professeur [...] pour la langue latine » [Statuta Collegii 2].

son père Nicholas Bacon donna à la Bibliothèque de Cambridge au début de 1574 [Durel 1998, 43-44]. L'ouvrage grec est : *Ἀριστοτέλους ἄπαντα*, *Aristotelis ... opera ... omnia*, Basileae : per Io. Beb(elium) & Mich. Ising(rinum), 1550. L'ouvrage latin est : *Aristotelis Stagiritae Tripartitae Philosophiae opera omnia absolutissima ...*, Basileae : per Ioannem Hervagium, 1563. Cette paire d'ouvrages est intéressante à deux égards. D'abord, Bacon ne put que les rejeter d'emblée à cause de la prétention de leurs titres à un savoir encyclopédique qui était tout sauf engagé puisque tout était dit.³⁰ Ensuite, ils ne faisaient aucune distinction entre « philosophia » et « historia ». Dans sa table des matières au fol. [α8^v], l'ouvrage grec donne en parallèle, à gauche en grec, à droite en latin, la liste brute des œuvres d'Aristote sans commentaire. L'ouvrage latin répartit les œuvres d'Aristote en trois, la « philosophia rationalis » incluant la rhétorique et la poésie, la « philosophia moralis » incluant l'éthique, la politique et l'économique, et la « philosophia naturalis, ac divina ». Il s'y ajoute une quatrième partie, non annoncée dans la table des matières initiale, « qui contient des questions variées et pour ainsi dire des exercices sur toute la philosophie » (« varias continens in omni philosophia questiones, & tanquam exercitationes »). Les deux frères Bacon rentrèrent donc chez eux en emportant certainement leurs deux précieux et très onéreux volumes d'Aristote. Et, à un moment impossible à déterminer, Francis Bacon dut avoir une seconde grande rencontre avec Aristote. Il découvrit la théorie des causes dans la *Métaphysique* I, 3, 983^a, redistribua les causes, attribuant à la métaphysique les causes finale et formelle, cause formelle qui acquit clairement une valeur opératoire.

Seconde considération explicative : pendant ses trois années à Cambridge, Bacon fut sursaturé de logique aristotélicienne³¹ dans un *college* dont les *Statuts* fondaient sur la logique d'Aristote une philosophie de la nature³² limitée statutairement au même Aristote.³³ Il eut également à assister et sans doute à participer à de sempiternelles disputations dénuées de prise sur la nature.³⁴

³⁰ Le titre du folio grec annonçait les œuvres complètes d'Aristote, « summi semper philosophi / et in quem unum vim suam universam contulisse natura rerum videtur » (« le philosophe toujours le plus éminent et en qui la nature semble avoir concentré toutes ses richesses »). Le titre du folio latin affirmait au lecteur qu'il avait entre les mains « totius naturae thesaurum incomparabilem » (« le trésor incomparable de la nature tout entière »).

³¹ Pour les programmes de logique des quatre premières années universitaires, c'est-à-dire du B.A. – Bacon suivit seulement les trois premières –, voir « De Lectorum officio » [*Statuta Collegii* 14-15].

³² « Sint Lectores pro Collegio novem, quorum unus vocetur primarius, & quatuor Sublectores pro Philosophiâ & Dialecticâ » [*Statuta Collegii* 2]. Dans les trois premières années, les quatre *sublectores* n'enseignaient que la logique préparatoire à la philosophie enseignée en quatrième année par le *lector primarius* qui, outre cet enseignement, contrôlait étroitement l'enseignement des *sublectores* : « cæteris [= sublectoribus] præsit, atque studiose provideat, ut tum legant diligenter atque interpretentur classibus suis designatis Dialecticam, tum quod sint interpretati à suis discipulis in dies singulos reposcant. » [*Statuta Collegii* 14]. Pour le pouvoir du *lector primarius* d'inspecter au moins une fois par semaine les classes de logique des *sublectores*, voir [*Statuta Collegii* 15].

³³ « præter Aristotelem in docendo Philosophiam alium autorem præterea neminem interpretetur » [*Statuta Collegii* 14].

³⁴ Pour les débats organisés à et par Trinity College, voir « De publicis Sociorum et Discipulorum Exercitationibus Scholasticis, et de sermone Latino » » [*Statuta Collegii* 42] : « statuimus & ordinamus ut singulis diebus Martis, Jovis & Veneris ab horâ quartâ ad quintam, cum dies profestus fuerit, sint duo eâdem horâ Sophismata, alterum ex generalibus Sophistis, & reliquis qui in Dialecticâ majores fecerint progressus, supremâ in parte aulæ, alterum à cæteris Sophistis in infimâ parte aulæ quibus utrisque moderetur Lector Primarius, & Sublectores prout vices suæ

Nous pouvons finalement formuler notre conclusion sur la raison *philosophique* de l'engagement de la science de la nature baconienne. Bacon, déjà préparé par sa foi chrétienne à engager doublement le savoir, rejeta l'aristotélisme de Cambridge totalement « désengagé », et par réaction trouva ainsi une nouvelle raison d'engager sa propre philosophie de la nature.

Les *Cogitationes de Scientia Humana* sont la première œuvre où Bacon inscrivit ce triple engagement. Mais cet engagement se poursuivit de manière différente dans les écrits postérieurs, en particulier le *Temporis Partus Masculus* (1603), *The Advancement of Learning* (1605) et les *Cogitata et Visa* (1607).

Bibliographie

Αριστοτέλους Ἔπαντα. *Aristotelis ... opera ... omnia ...* Basileæ : per Io. Beb(elium) et Mich. Ising(grinum), 1550. Cote Cambridge University Library: R.* 1. 21B (= Adams n°1731 & Cranz n°108174).

Aristotelis Stagiritae Tripartitae Philosophiae Opera Omnia Absolutissima ... Basileae : per Ioannem Hervagium, 1563. Cote Cambridge University Library : P.* 8. 3 (= Cranz n°108.457 & Adams n°1748).

BACON, Francis. *Cogitationes de Scientia Humana*. Add. MSS. 4258, British Library.

———. *Works I-VII*. James Spedding, R. L. Ellis and D. D. Heath Eds. 14 vols. London: Longman, 1857-1874.

BIBLES ANGLAISES:

[*Bible de Genève*]

The Bible and Holy Scriptures conteyned in the olde and newe Testament. Translated according to the Ebrue and Greke. [by W. Whittingham and others]. Geneva: Rouland Hall, 1560. 4°. (Bodleian Library: Bib. Eng.1560 d.1.)

[*Bibles des Evêques*]

Date	STC ²	Herbert	Cote à la Bodleian Library / B.N. de France
1568	2099	125	Bib. Eng. 1568 b.1
1572	2107	132	Denyer Bib. Eng. b.1572.
1575	2112	139	Douce Bib. Eng. d.1575
1578	2124	155	Douce Bib. Eng. c.1578
1584	2141	185	Bib. Eng. 1584 d.1

postulant; Quæstiones solum petantur ex Rhetoricâ seu Dialectica, proponantur omnino sine ulla præfatione.» (« Nous décidons et disposons que tous les mardis, jeudis et vendredis de la quatrième à la cinquième heure, lorsque le jour n'aura pas été férié, il y ait deux sophismes [débattus] à la même heure, l'un chez les étudiants de quatrième année (?) et tous les autres qui sont bien avancés en dialectique, dans la partie supérieure de la cour, et un autre chez tous les autres étudiants de la première à la troisième année dans la partie inférieure de la cour, deux [débats] qui seront arbitrés par le *lector primarius* [= professeur principal de logique et de philosophie] et par ses adjoints à tour de rôle ; et que les questions soient tirées de la rhétorique ou de la dialectique et qu'elles soient proposées sans la moindre introduction. »)

Il y avait aussi l'obligation, plus légère, des débats très officiels à l'université. Ceux qui concernaient Bacon étaient les suivants : « during [...] the four years [of the B. A. course] every one shall dispute twice in the public schools, and shall be twice respondent in his own class » [Heywood 6].

1584	2142	186	Bib. Eng. 1584 e.1(1)
1585	2143	188	B. Nationale : A. 437
1588	2149	198	Bib. Eng. 1588 b.1
1602	2188	271	Bib. Eng. 1602 b.1

BIBLES LATINES

Biblia utriusque Testamenti. De quorum nova interpretatione et copiosissimis in eam annotationibus lege in limine operis habes epistolam (...). [Geneva] : R. Stephanus, 1557-56. (Darlow & Moule n° 6140).

Biblia Sacra Vulgatae Editionis, Romæ : Ex Typographia Apostolica Vaticana : 1592, fol. (Darlow & Moule n°6184). Cote à la B.N. : A. 217.

Biblia Sacra iuxta Vulgatam Versionem, recensuit Robertus Weber. Stuttgart : Deutsch Bibelgesellschaft, 1985. (Cote à la B.N. : 8°A.2106 (1&2).)

HEYWOOD, James (ed.). *The Statutes of Queen Elizabeth for the University of Cambridge*. London: W. Clowes and sons, 1838. In *Collection of Statutes for the University and Colleges of Cambridge, Including Various Early Documents*. London, 1840. (Cote Bodleian : G.A. Camb. 8° 25.)

Novum Testamentum Graece et Latine. Romae : Sumptibus Pontificii Instituti Biblici, 1984.

Statuta Collegii Sanctæ et Individuæ Trinitatis in Academia Cantabrigiensi (...). Cantabrigiæ: J. Archdeacon, 1773.

Sources secondaires

ADAMS, H. M., *Catalogue of Books Printed on the Continent of Europe, 1501-1600 in Cambridge Libraries*, Cambridge: CUP, 1967. (Cote à la Bodleian Library [Duke Humphrey's Library]: R. Bibl. 106 / 1+2.)

ARISTOTLE. *Metaphysics*. Trans. Hugh Tredennick. Cambridge, Mass.: Harvard UP / London: William Heinemann, 1980.

BENOÎT XVI. Encyclique *Charitas in Veritate*, 2009.

Bible de Jérusalem. Paris: Cerf, 1972.

COLE, P. D. H., *Bacon's Knowledge and Use of the Bible*. Oxford D. Phil., 1950. (Cote Bodleian Library [Duke Humphrey's Library]: MS. D. Phil. C 225.)

CRANZ, F. Edward & Charles B. SCHMITT. *A Bibliography of Aristotle Editions 1501-1600*. (Bibliotheca Bibliographica Aureliana XXXVIII). Baden-Baden: Valentin Koerner, 1984. 2nd ed.

DARLOW, T. H. & H. F. MOULE. *Historical Catalogue of the Printed Editions of Holy Scripture*. London: the Bible House, 1903. Reprinted, London, New York: Kraus Reprint Corp., 1963.

DUREL, Henri. « Francis Bacon lecteur d'Aristote à Cambridge. » *Nouvelles de la République des Lettres*. Napoli : Prismi, 1998. 29-60.

———. *Francis Bacon (1561-1626) et l'émergence d'une science nouvelle en Angleterre*. Clermont-Ferrand : Presses Universitaires de Clermont-Ferrand (à paraître, 2ème semestre 2015).

HERBERT, A.S. *Historical Catalogue of Printed Editions of the English Bible 1525-1961*. London: The British and Foreign Bible Society, New York: The American Bible Society, 1968.

LALANDE, André. *Dictionnaire technique et critique de la Philosophie*. Paris: PUF, 1962.

POLLARD, A. W. & G.R. REDGRAVE. *A Short-Title Catalogue of Books Printed in England, Scotland, and Ireland, and of English Books Printed abroad 1475-1640*. 3 vols. London: The Bibliographical Society, 1976-1986. 2nd ed. (Cote Bodleian Library [Duke Humphrey's Library]: R. 5. 282.)